

**TARIF DES INSERTIONS (payables d'avance)**

ANNONCES dernière page (sept col. en 5).....	1 <sup>er</sup> 75	Faits divers..... (cinq col. en 7).....	7 <sup>o</sup> ..
RECLAMES de 4 <sup>e</sup> (cinq col. en 7).....	3 50	CHRONIQUES LOCALES..... (cinq col. en 7).....	11 <sup>o</sup> ..

S'ADRESSER POUR LES ANNONCES...  
 A BORDEAUX : Bureau de Journal, 4, rue de Cheverus.  
 A PARIS : AGENCE HAVAS, 6, place de la Bourne.  
 SOCIÉTÉ ÉMULATRICE DE PONSACRÉ, 14, rue de la Victoire.  
 Les insertions ne sont admises que sous réserve.

## Aujourd'hui 8 pages

**PRIX DES ABONNEMENTS**

GIRONDE et les départements... 3 mois 6 mois Un an	12 22 38
Charente-Inférieure... 6 11 18	12 22 38
Deux-Sèvres... 6 11 18	12 22 38
Autres départements et Colonies... 6 11 18	12 22 38
Étranger (Union Postale).....	8 15 25
Abonnements d'un mois pour la France... 2 25	

Les Abonnements se paient d'avance.

**BORDEAUX, 8, rue de Cheverus.**  
 TÉLÉPHONE : De 8 h à 20 heures, n<sup>o</sup> 82.  
 De 20 h à 5 heures, n<sup>o</sup> 86.  
**PARIS, 8, boulevard des Capucines**  
 TÉLÉPHONE : 103.37. — 16 Inter.

### Leçon d'Histoire

Il est difficile après deux ans de guerre de dire encore au public des vérités générales sur la grandeur de la tâche assignée à nos armées. Ce qu'il demande, ce public saturé d'informations souvent contradictoires, c'est, en dehors du commentaire quotidien de l'actualité, les paroles réconfortantes que réclame l'inévitable lassitude, la confirmation énergique et forte de ses légitimes espoirs.

Pourtant on aurait tort de négliger un thème qui m'apparaît bien rare dans la presse, et c'est la comparaison des événements actuels avec ceux du passé. Je ne connais rien de plus démonstratif et de plus convaincant que certains rapprochements entre des états d'âme qu'ont connus nos pères et les mouvements de la sensibilité la plus présente. Est-ce que nous aurions l'ambition de nous être créé une conscience originale? Non, n'est-ce pas? Nous ne pouvons ignorer que nous pensons, sentons et vivons à peu près comme ceux qui nous ont donné le jour, que c'est grâce aux énergies emmagasinées par eux, au stoïcisme de nos arrière-grands-pères, dont les drames de la grande Révolution ont laissé le moral intact, grâce aux vertus actives de leurs fils, qui, après Waterloo, reconstruisent une France riche et prospère, enfin, grâce à ces Français de 1870, bronzés au cœur par la défaite et la Commune, que les poilus de 1914-1916 ont traversé victorieusement la crise angoissante de l'invasion allemande et réagi avec la belle ardeur dont le spectacle émerveille le monde.

Voilà des constatations qu'il est sain de faire, qu'on pourrait faire plus souvent. Dans les familles, on ne néglige jamais ces rappels, qui sont un enseignement pour les petits, qui sont partie intégrante de leur éducation, les encourageant à juste titre plus que des rentes et un blason. Pourquoi ne pas étendre à la nation entière une pratique qui est bienfaisante? Oui, pourquoi? On se le demande, en lisant les admirables articles de M. Aulard (1), dont le recueil vient d'être publié. Un de mes amis, à qui j'avais confié ce recueil, me le restituait avec l'expression de sa plus vive gratitude. Il m'avouait n'avoir jamais trouvé des raisons meilleures d'espérer.

Et il est certain que lorsqu'on entend une voix enfin autorisée vous dire de quel dévouement, de quelle humilité a jailli l'effort gigantesque des hommes de 1792, notre rélevement à nous tous, alliés, qui étions hier quasi désarmés devant l'Allemagne, semble un jeu d'enfant. Sans doute nous n'avions pas tous (je pense à l'Angleterre et à la Belgique) la préparation militaire indispensable, et nul d'entre nous ne possédait cette armature d'acier que Guillaume II et ses soudards dressèrent devant nous; il nous manquait des canons, des munitions; l'unité d'organisation était plus absente encore que l'organisation elle-même. Mais nous étions le nombre, nous avions l'argent; les mers étaient à nous; les neutres ne demandaient qu'à travailler à notre victoire, fût-ce pour de beaux écus sonnants. Et nos cœurs étaient aussi vaillants qu'il y a un peu plus d'un siècle! Et notre cause apparut, dès le premier jour, la bonne cause!

En 1792, la France était profondément divisée; que dis-je? elle était déchirée, son sein nu saignait et nul ne voulait entendre ses cris désespérés. Son roi et sa noblesse pactisaient avec les ennemis du dehors. Des généraux la trahissaient; des troupes passaient, avec armes et bagages, au camp où leurs anciens chefs les conviaient à tourner leurs armes contre leurs frères. La banqueroute était aux portes; la famine dépeuplait les campagnes. Enfin, contre un peuple aussi désarmé, privé de ses meilleurs et de ses plus naturels soutiens, l'Europe entière se dressait, menaçante. L'Angleterre était bien autrement en armes qu'en 1914, mais c'était pour anéantir sa vieille ennemie historique; sa flotte bloquait les ports de l'Atlantique. La Russie s'unissait à l'Autriche et à la Prusse pour écraser la jeune République. L'Italie n'était, alors, qu'un amas confus de volontés divergentes; pourtant, elle fournissait des hommes et de l'argent à son suzerain de Vienne.

Pensons à tout cela et admirons d'avantage les hommes qui triomphèrent de tant d'obstacles accumulés. Leur misère physique n'eut d'autre effet que d'accroître leur puissance morale. L'âme du plus humble s'enrichit de vertus ignorées; elle communit avec l'âme de la nation. C'est, au surplus, l'étonnant phénomène dont les visiteurs de notre front apportent à Paris la description toujours nouvelle. Quand ils vous parlent de cette mentalité qui s'est constituée dans la fange des tranchées et qui, pareille à une fleur étrange et sauvage, dresse sa tige audacieuse et déploie sa corolle éblouissante sur tout le front, ils ont les larmes aux yeux et une onction quasi religieuse dans la voix. En 1793, le même mysticisme a dû naître et s'épanouir. Mais toute la nation en a subi la

contagion redoutable, et c'est ce qui — M. Aulard le démontre — a rendu invincibles les héros en guenilles dont nos poilus sont les arrière-petits-fils, aussi stoïques et aussi braves qu'eux, mais mieux assurés contre les caprices du destin.

M. WILMOTTE.

### « Regrets sincères... »

Les étranges confidences du kronprinz au rédacteur du *New-York Times* paraissent avoir impressionné plus que de raison certains de nos confrères ici et à l'étranger. Ils découvrent dans ces paroles pathétiques comme un regret ou un remords : « Avez-vous vu, dit le kronprinz au journaliste, le spectacle terrible des douleurs qui se sont abattus sur cette triste région de la terre? Quel malheur, cette horrible destruction de vies humaines, d'espérances juvéniles, cette hypothèque sur nos énergies et nos ressources jusque dans un lointain avenir! » Le kronprinz transformé en pacifiste béant traduirait la mentalité de l'Allemagne actuelle, éteignant sa morgue pour se concilier de vagues sympathies...

Que ce fils de cabotin, cabotin lui-même, essaie de tripotiller le dévouement de la criminelle aventure, rien de plus conforme à son emploi. Mais qu'il nous abusât à ces yeux hypocrites, ce serait montrer une incurable naïveté.

Le lamento du kronprinz n'est qu'un couplet de circonstance. La véritable pensée de l'Allemagne, elle est dans la réponse du baron von Slengel, professeur à l'Université de Munich, répondant ces jours-ci au questionnaire d'une Société hollandaise d'anti-guerre :

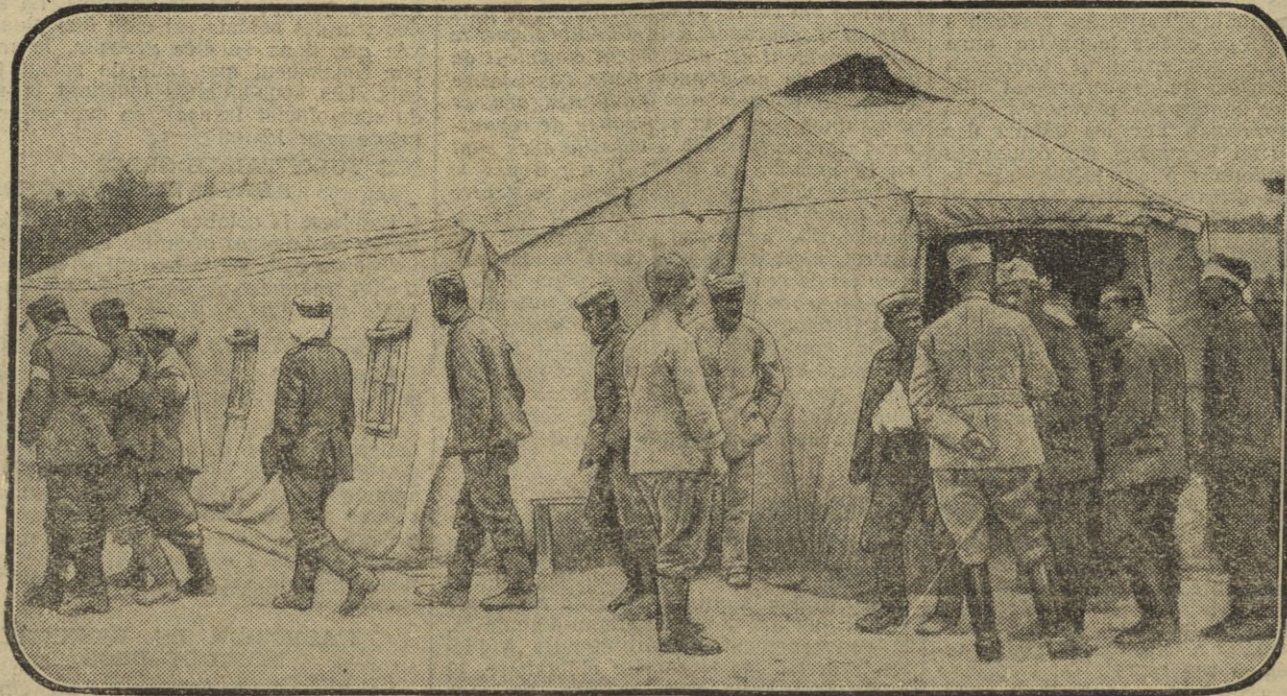
« Nous, les Allemands, sommes inconcevablement placés par la Providence à la tête de tous les peuples civilisés... Nous avons, non seulement la force, mais aussi la suprématie des dons intellectuels; nous formons la couronne de la civilisation dans l'univers entier. (*und bilden die Krone der Kultur, in der Ganzen Schöpfung*). Nous, Allemands, avec la domination sur des voisins turbulents, nous aurons le devoir et la mission de prendre en main la police complète en temps de paix... »

Voilà le cri du cœur et du cerveau des Boches de toutes classes et de la même kultur. Ils ont été créés pour dominer par un décret de la Providence. Le docteur Keller vient à la rescousse, à Cologne, dans une conférence toute récente, où il traite ce sujet : « Dieu est-il neutre? » Et il conclut :

« Le Tout-Puissant n'est pas neutre. Il intervient dans la vie de tous les individus, et il s'occupe aussi des nationalités. L'Ancien Testament abonde en récits de conflits entre les nationalités. Le Tout-Puissant donnera son aide à la nation qui est appelée à fonder sur la terre le royaume de Dieu. Il est parfaitement clair que Dieu, en permettant aux armées allemandes de gagner des victoires écrasantes, s'est mis du côté de l'Allemagne. »

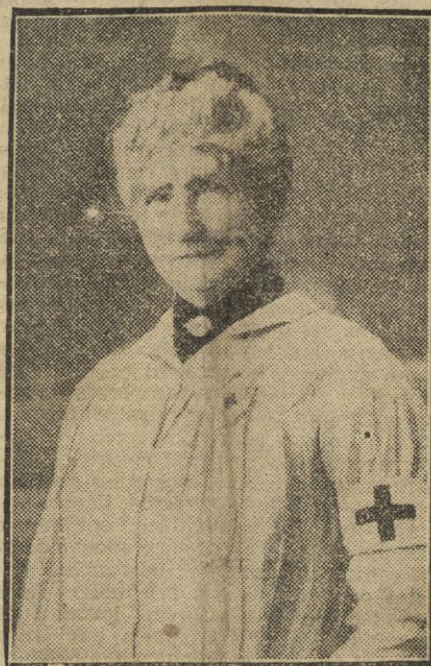
Ne nous laissons pas amollir par des mots. L'Allemagne n'a encore rien appris ni rien oublié. Dès le premier jour, elle avait mobilisé son « bon vieux Dieu » pour faire un mauvais coup, qui a raté. Mais elle ne lâche pas son complice. Elle a besoin de lui pour recommencer l'agression. Gardons-nous par le fer, par le feu et par l'esprit.

### SUR LE FRONT DE LA SOMME



LE GENERAL DE FAYOLLE (A DROITE) INTERROGE DES PRISONNIERS QUI VIENNENT D'ÊTRE PENSÉS  
 Photo BRANGER

### POUR NOS BLESSÉS



Nous donnons ci-dessus la photographie de Mme Castel, ancienne cantinière du 144<sup>e</sup> régiment d'infanterie à Bordeaux. Depuis le début de la guerre, Mme Castel se dépense dans le service de l'infirmerie de la gare de Bordeaux-Saint-Jean. Grâce à elle, les blessés et les « poilus » de passage trouvent toujours des mets succulents pour se restaurer des fatigues du voyage. Chaque matin, de très bonne heure, avec un dévouement admirable, Mme Castel se rend aux halles. Là, toutes les marchandises se font un plaisir de bourrer ses paniers de victuailles, en échange desquelles elles n'acceptent aucun paiement. Depuis le début de la guerre, leur générosité ne s'est jamais lassée. Félicitons comme elles le méritent la bonne Mme Castel et les marchands bordelais, restés fidèles aux meilleures traditions de leur corporation.

### Aux Aveugles de la Guerre

A. M. Brieux,  
 de l'Académie française.

Soyez fiers et joyeux, et portez haut vos cœurs, Aveugles dont les yeux sont morts pour la patrie.

La chair a pu saigner; elle n'est pas meurtrie. Votre âme de soldat, votre âme de vainqueur.

Dans la vie où pour tous dominent les douleurs, Pour vous, nobles blessés aux rênes frétries, Avec un plus grand calme et plus de réveries, La nature sera prodigue de splendeurs.

Savez des fruits vermeils, parfums des fleurs (éclosoes),  
 Chansons des bois profonds, sous vos paupières (des closes),  
 Vous invivrez tout mieux, et vous aurez encore

La gloire aux cent rayons qui vers Dieu vous (emportent),  
 Car le soleil, banni de la prunelle morte, Fait autour de vos fronts une auréole d'or.

Professeur LAGRANGE.

### Un Député aviateur blessé

Paris, 12 octobre. — Le lieutenant Paul Laffont, député de l'Ariège, vient d'être sérieusement blessé au retour d'une reconnaissance sur les lignes. Il était dans une escadrille du front en qualité de pilote aviateur. Son état est aussi satisfaisant que possible.

### Lettres Parisiennes

Paris, 12 octobre.

S'il fallait admettre la sincérité des listes de mensonge est à nulle autre pareille, diraient-ils la vérité sur ce point important, quand ils travestissent tant de faits qu'on ne saurait honnêtement contester?

« Pourquoi les Allemands, dont la faculté de mensonge est à nulle autre pareille, diraient-ils la vérité sur ce point important, quand ils travestissent tant de faits qu'on ne saurait honnêtement contester? »

Il est probable que leurs pertes au 30 septembre dépassaient 4 millions de combattants.

En ce qui concerne leurs dépenses de guerre, ils fournissent aussi des chiffres truqués. On sait, par des révélations émanant de financiers de pays neutres, que depuis le début de la guerre, la dette publique de l'empire a été augmentée de 77 milliards de marks, sans faire entrer en ligne de compte les 6 milliards avancés par la Reichsbank, et un minimum de 6 milliards empruntés sous diverses formes par la Prusse, la Bavière, la Saxe, le Hanovre, la Westphalie et le Wurtemberg, qui se trouvent, au total, à découvert, en comprenant leur dette d'avant-guerre, d'environ 105 milliards de marks.

L'opération des forbans n'a rien, on le voit, de particulièrement avantageux. D'un état de prospérité presque sans exemple et que nul ne menaçait, l'empire allemand, affaibli par une épouvantable perte de sang et d'or, n'a obtenu, pour toute compensation, que la haine et le mépris. Il sera pour longtemps exclu du concert des nations civilisées.

Son vieux dieu a vraiment une singulière façon de lui témoigner sa préférence! Qui aime bien, châtie bien.

Il résulte de nombreux renseignements concordants que les Boches nous envoient beaucoup de l'acharnement que nous mettons à nous défendre. On pourrait même dire qu'ils en sont indignés. Ils ont l'air de penser que ce n'est plus de jeu.

Il y a quelques mois, ils nous comblaient de compliments, gluants et lourds comme tout ce qui sort de leur cervelle. Dans leur incurable stupidité, ils avaient imaginé la possibilité de nous séduire, de nous aller chercher par l'offre de ce gâteau de miel et de nous amener à une combinaison de paix séparée. Quelles brutes!

Ayant enfin compris — ils y ont mis le temps — que les puissances de l'Entente formaient un bloc d'acier chromé, ils sont revenus à leur naturel, c'est-à-dire à leur goujaterie native, et ils nous insultent après nous avoir flagornés. Ainsi, la *Gazette du Rhin et de Westphalie* publie cette constatation dénuée d'artifice : « Les Français n'ont pas changé. C'est un peuple altéré de sang, brutal et pervers jusqu'aux moelles. »

L'organe rhénan ajoute que nous sommes des « êtres qui n'ont de la civilisation qu'un mince vernis ». Je n'en dirai pas autant des Boches;

leur vernis de civilisation n'est pas mince; il est inexistant. La violation de la Belgique mise à feu et à sang; l'emploi des gaz enflammés et des gaz asphyxiants; les bombardements de villes couvertes; le torpillage des paquebots glorifié par des médailles commémoratives; les mutilations de femmes et d'enfants; la déportation des non-combattants; les exécutions sans jugement d'êtres inoffensifs; la destruction systématique de vénérables monuments; le pillage et l'incendie, sont les témoignages de la civilisation allemande.

Les bachi-bouzoucks, dont la réputation de férocité est fortement établie, sont dépassés par leurs alliés de la nation élue.

Aussi, est-il intéressant d'entendre l'Allemand reprocher au Français l'obstination qu'il met à rendre coups pour coups. Le Français est pareil au crocodile de la vieille chanson de la *Ménagerie* :

Cet animal est très méchant; Quand on l'attaque, il se défend.

Ce qui avait été dit auparavant dans les *Relations de Voyages par Terre et par Mer*, publiées par le baron de Waikenaer, à propos de certains loups marins rencontrés par les compagnons de Vasco de Gama : « Ces animaux sont si furieux qu'ils se défendent contre ceux qui les attaquent! » Les Français ont le même caractère que le crocodile et le loup marin.

Et ce qu'il y a de plus stupéfiant, c'est que, parfois, les Boches sont sincères quand ils revendiquent pour eux-mêmes le droit exclusif de nuire à l'adversaire.

Dans un livre intéressant et empreint d'une évidente impartialité, intitulé : *Parmi les Blessés allemands*, M. Joseph Boubée, qui se consacre dès le début de la guerre aux œuvres de secours aux blessés, rapporte les traits suivants : Un blessé, qui avait eu la cuisse traversée par une de nos baïonnettes, geignait lamentablement : « Pattonnette, pattonnette! Ça ne devrait pas être permis! » Un jour, qu'il répétait cette protestation humanitaire devant ses camarades, M. Boubée lui dit : « Et les obusiers de 420, croyez-vous qu'ils devraient être permis? »

Peu de jours après, un blessé allemand arriva à l'ambulance, la baïonnette de son fusil était entaillée en forme de scie.

Une autre fois, un blessé qui maudissait les « francs-tireurs belges » raconta que les énormes canons qui lançaient des obus de mille kilos étaient d'un maniement si difficile qu'il fallait, pour les manœuvrer, des ingénieurs et des ouvriers de chez Krupp.

— Mais alors, fit observer M. Boubée, se sont des civils qui font la guerre chez vous? Et n'est-ce pas là ce dont vous accusez précisément les Belges? »

— Oh! fit le blessé en souriant, ce n'est pas la même chose!... Il serait malaisé de montrer plus nettement le fond de l'âme allemande.

ALBERT ROBERT.

### Raemaekers sur notre Front

Le célèbre dessinateur hollandais M. Louis Raemaekers vient de publier, dans le journal hebdomadaire anglais le *Weekly Dispatch*, ses impressions d'une visite qu'il a faite sur le front de la Somme. Voici un extrait de cet intéressant article :

J'ai eu l'occasion d'étudier les méthodes admirables employées par les Français. Ils tiennent, par exemple, un journal quotidien de l'état offert par les tranchées allemandes devant lesquelles ils se trouvent. Les observations sont tenues à jour non seulement par la statistique, mais à l'aide de la photographie. Le moindre changement est noté. C'est une histoire, au jour le jour, de la tranchée et de ses occupants.

Vous pouvez dire, en le consultant, combien d'obus de différents calibres furent tirés par une certaine batterie à une certaine heure, un certain jour; quel fut leur effet et la modification qu'ils ont apportée à la tranchée qui leur a servi d'objectif. Tout ceci n'est réalisé, bien entendu, que grâce à l'habileté, au courage et à la maîtrise des aviateurs français.

Du terrain élevé occupé maintenant par les alliés, il me fut facile de voir par delà la dernière ligne des défenses occupées précédemment par les Allemands. J'aperçus les lignes marquées à la craie indiquant les nouvelles tranchées allemandes, lesquelles ne peuvent pas être plus difficiles à prendre que ne l'ont été celles que l'ennemi avait fortifiées pendant deux ans. Je me suis trouvé aussi, un jour, en vue de Péronne, que les alliés menacent de plus en plus.

(1) La Guerre actuelle commentée par l'Histoire (chez Payot, à Paris).









# La Fiancée de Bruges

PAR R. FLORIGNI et Ch. VAYRE

TROISIEME PARTIE

## Un Grand Blessé

IV

Remise de Décoration

(Suite.)

— Père... père... au nom du ciel ! supplia Odile.

— Oui, dit André, calmez-vous, je vous en prie, Monsieur van Missen, nous avons tous besoin de tout votre calme en ce moment, et vous surtout, ma chère enfant. Il faut que vous voyiez Pierre.

— Oh ! dit Odile en se levant, c'est impossible... non, jamais ! Je suis venue pour... pour...

— Pour assister à ses obsèques ? demanda André... Regrettez-vous donc qu'il ne soit pas mort ?

— Oh ! monsieur de Kermeur !

— Alors, dit brutalement le docteur, si vous êtes heureuse qu'il soit encore vivant, aidez-moi à prolonger cette existence. Faites pour un être qui vous est cher ce que vous feriez pour un indifférent. Vous êtes croyante, vous avez la foi, n'est-ce pas Odile ? Eh bien ! au nom de votre religion qui vous prescrit la charité, faites l'aumône de votre présence à ce malheureux. Cela seul peut le sauver !

— Je comprends votre émoi, votre douleur et je devine quels sentiments effroyables déchirent votre cœur, torturant votre pensée. C'est une épreuve douloureuse entre toutes que je vous impose. Je vous la demande au nom de votre religion, au nom de l'amour que vous avez eu pour Pierre. Si vous refusez de le voir, d'écouter mes conseils, je ne réponds plus de le sauver. Et c'est vous qui l'aurez tué.

— Jobérai, dit simplement Odile, ordonnez.

— Vous allez revêtir un costume d'infirmière et vous tenir près du lit de Pierre ! Il faut qu'à son réveil ce soit vous qui lui présentiez la coupe de champagne que j'ai prescrit de lui donner. Trop faible pour prendre la moindre nourriture, il ne peut se soutenir qu'en buvant de temps en temps quelques gorgées de ce vin généreux. Ferez-vous cela ?

— Je le ferai.

— Pierre est trop faible pour supporter une conversation. Vous lui imposerez le silence et lui conseillerez le repos. Au bout de quelque temps, une demi-heure au plus après son réveil, vous prendrez congé de lui sous prétexte que votre présence lui donne la fièvre et vous promettez de revenir.

— Et interrogez Odile éperdue, faudra-t-il que je revienne ?

— Puisque vous l'aurez promis ! fit André.

— Vous l'avez promis ?

— Ah ! jamais je ne pourrais...

— Vous pourriez parce que vous voudrez, parce qu'il y va de la vie de Pierre.

— Mais si je le revois, il m'interrogera quand il sera moins faible... Il me demandera la cause de mon silence... Il me parlera de son amour...

— Vous l'écouteriez en souriant et vous le menaceriez de ne plus revenir s'il insiste.

— Mais combien de temps durera ce supplice, mon Dieu ?

— Pas plus de trois ou quatre jours.

— Et après je serai libre ? Je pourrai quitter Rennes... m'enfuir en Angleterre ?

— Vous le pourriez.

— Et Pierre sera sauvé ?

— Je vous en donne ma parole.

— Ah ! j'aurais préféré ne jamais le revoir, gémit Odile.

— André hochait la tête.

— Il ne faut pas dire cela. Si les événements passés ont modifié vos sentiments... si vous n'aimez plus mon ami...

— Oh ! docteur...

— Si vous croyez ne plus pouvoir être aimée de lui, corrigez André de Kermeur, faites abstraction de votre personnalité, oubliez vos souffrances, pour penser à celles de mon pauvre Pierre, victime comme vous de la fatalité, et dites-vous qu'il souffrira terriblement lui aussi lorsque vous serez partie pour ne jamais revenir et lorsque je lui apprendrai la vérité. Mais nous n'en sommes pas encore là heureusement. Sauvons-le d'abord... nous le ferons souffrir après.

— Devant cette ironie, Odile baissa la tête, résignée.

— En effet, elle devait faire abstraction de ses souffrances, pour songer à Pierre, qui par elle allait tant souffrir, lui le garçon

au cœur si noble, le glorieux martyr pour la patrie, lui qui n'avait au cœur que deux amours : la France et son Odile.

— Eh bien ! dit André doucement, êtes-vous prête ?

— Oui.

— Moi, dit nettement van Missen, je n'irai pas. Je ne veux pas assister à cette entrevue... je ne veux pas voir ensemble ces deux êtres chéris destinés à souffrir l'un par l'autre.

— Eh bien ! dit André, nous resterons ensemble ici. Nous attendrons le retour de mademoiselle Odile.

— Oh ! non, dit Odile, accompagnez-moi.

— Je vous accompagnerai auprès de Pierre, mais je vous laisserai seule.

— Oui, dit van Missen, j'ai à parler au docteur.

Odile rougit.

Elle comprit de quoi son père allait parler.

Tous deux échangèrent un rapide regard. Le docteur sonna deux fois.

L'infirmière en chef parut.

— Madame, donnez une voile blanche et un grand tablier qui couvre entièrement la robe de mademoiselle.

L'infirmière, nullement surprise, car le docteur avait toujours des idées étranges, alla quérir le grand sarrau d'infirmière, le voile blanc pour enserrer les cheveux.

— Merci, dit André, vous pouvez vous retirer. Madame, je n'ai plus besoin de vous.

Odile ôta son chapeau, son manteau et, aidée par André, elle mit le grand tablier et la voile.

— Monsieur van Missen, dit André, vous m'attendez ?

— Je ne bouge pas.

— Venez, petite Odile, prenez mon bras... du courage... n'oubliez pas que vous tenez entre vos mains la vie de Pierre.

— Je ne l'oublierai pas.

Tous deux longèrent les couloirs, arrivèrent à la chambre de Pierre.

— Attendez, dit Odile, plus pâle qu'une morte.

Elle porta la main à son cœur, comme pour en comprimer les battements. Ses lèvres remuèrent doucement.

André devina qu'elle murmurait une prière.

En d'autres temps, il aurait ri. Il se contenta de détourner la tête d'un air pensif.

— A présent, dit Odile à mi-voix, mais d'un ton ferme, je suis forte.

Le docteur tourna doucement le loquet, ouvrit la porte.

Il fit signe d'un regard à l'infirmière.

Elle vint à lui.

— Il dort toujours ? bien... sortez, je vous prie... mademoiselle va vous remplacer pendant une heure.

Doucement, il poussa Odile, qui, les yeux baignés de larmes, regardait son fiancé endormi.

Derrière elle, André de Kermeur tira doucement la porte, emmena l'infirmière, à qui à voix basse donna quelques ordres.

### CHAPITRE V L'Apparition

Dans le grand silence qui l'enveloppait, Pierre doucement ouvrit les yeux.

Et de ses lèvres s'échappa un faible cri de douleur.

En sortant du sommeil, en recommençant à percevoir plus distinctement les choses, en renaissant à la vie, il souffrait.

Machinalement il tourna légèrement la tête vers l'infirmière assise auprès de son lit.

(A suivre.)

# La Cristallisation du Front français

La guerre actuelle en France aura été caractérisée par un phénomène technique qu'on ne retrouve dans aucune histoire militaire des peuples. Aux rapides mouvements stratégiques et aux grandes batailles tactiques de campagne du début, les Allemands ont substitué brusquement, un mois à peine après, la guerre de taupes des tran-

çais hors de leur territoire, on délimite ainsi une zone étranglée aux deux extrémités, dont la partie médiane mesure 275 kilomètres, entre Villiers-Saint-Georges, près Provins, et Gembloux, proche Namur. Les lignes de démarcation qui limitent ces avancées, ont été atteintes en août, septembre et octobre 1914. A la suite des batailles de

ne franchit nos frontières que dans trois régions : de Mulhouse à Delme, avec pointe sur Saint-Louis, au nord de Bâle ; de Longwy à Muebuge, dans le Luxembourg belge et la province de Namur ; d'Armentières à Nieupoort, en Belgique, de concert avec les Anglais et les Belges.

La zone des opérations ainsi délimitée ressort en blanc sur la carte ci-contre, entre les régions foncées par des hachures où il n'y a eu aucun acte d'hostilité, sauf des bombardements à longue portée et des raids d'avions. Cette zone est traversée en long par la ligne sinuose des tranchées. Elle marque un recul allemand de 100 kilomètres entre le nord de Provins et Craonne, et un recul français de 175 kilomètres entre Gembloux et Craonne.



C'est à la victoire de la Marne qu'est due principalement la transformation de la guerre de campagne en guerre de tranchées. Les Allemands, refoulés au nord de l'Aisne, se fixèrent sur une ligne partant de l'Oise, au sud-est de Ribécourt, et allant à Consenvoye, sur la Meuse, au nord-ouest de Verdun. Malgré leurs défenses artistiques et naturelles, les armées allemandes n'étaient point dans une situation sans danger. Leur aile gauche, si elle avait été appuyée sur la Meuse, ne pouvait être que difficilement tournée, mais leur droite, au-delà de l'Oise, était complètement en l'air. Or, les Français continuèrent leur poursuite vers Noyon pour aller à revers. En présence de ce danger, les Allemands infléchissent leur ligne de défense dans la direction du nord jusqu'à Chaumes, le 20 au 26 septembre. En prenant des troupes sur le front de l'Aisne, pour cette opération, ils ne diminuèrent pas sensiblement la force de résistance, car la défense des tranchées exigeait moins de monde. C'est alors que commence ce qu'on a nommé la course à la mer, sport où chacun des adversaires essaye de gagner l'autre de vitesse, et de le déborder.

Les Français se portèrent, par suite, sur Chaumes ; les Allemands continuèrent vers Arras, et l'alternative des mouvements parallèles se reproduisant, les adversaires gagnent Lens le 4 octobre, puis, successivement, Armentières, Ypres, Dixmude et Nieupoort.

La course à la mer était terminée. Les Allemands ne renoncèrent pourtant pas à tourner le flanc gauche français. Du 22 octobre au 10 novembre, ils essayèrent vainement de percer le front de l'Yser, afin de se glisser le long des côtes pour atteindre Dunkerque et Calais. Ce n'était probablement pas, comme on l'a dit, en vue de préparer un débarquement en Angleterre, opération qu'ils savaient impossible, n'ayant point la maîtrise de la mer ; il est plus logique de penser qu'ils poursuivaient toujours le même but, celui d'écraser la gauche française, et de faire tomber ensuite, comme des capucins de cartes, les troupes du mine corlo qui la prolongeait jusqu'à Ribécourt. Cette revanche de la Marne, qui leur aurait permis de reprendre la guerre de campagne, se termina par le désastre de l'Yser. La guerre de tranchées s'imposait désormais de Nieupoort à Verdun. Au sud-est, de Verdun à la Suisse, les Allemands l'avaient inaugurée dès le mois d'août. Les montagnes des Vosges, la Meurthe, la Moselle, ainsi que leurs affluents, formaient des obstacles naturels qu'ils n'avaient franchis qu'à grand-peine, et qu'ils avaient été obligés de repasser. En outre, se trouvaient en arrière les défenses artificielles de Verdun, des côtes de Meuse, de Toul, de la Moselle, d'Epinal, de la région du Ballon d'Alsace et de Belfort. Pour ces raisons, ils s'étaient résignés à une défensive-offensive ; la trouée par l'est n'était pas d'ailleurs dans leur plan général d'invasion.

A la date du 1er décembre 1914, la transformation de la guerre de campagne en guerre de tranchées était terminée. Le front se développait sur un parcours d'un peu plus de 700 kilomètres. Il n'a subi depuis que des modifications légères. Les plus importantes, en Flandre belge, Artois, Picardie, Champagne, Argonne et à Verdun, n'ont pas dépassé 10 à 15 kilomètres de profondeur. On peut donc dire que le front a été cristallisé. Le phénomène est difficilement explicable au seul point de vue militaire. Après la défaite de la Marne, les Allemands avaient toujours l'avantage du nombre en hommes et en canons. Les nombreuses réserves qu'il ont lancées ultérieurement contre nous et les Russes le prouvent. Ils pouvaient reprendre l'offensive ; nos armées, fortement éprouvées et diminuées, n'étaient pas en état de les arrêter ; en outre, canons et munitions faisaient défaut. Le phénomène doit donc avoir une autre cause plus importante. C'est qu'à la guerre, le nombre ne suffit pas toujours pour assurer le succès. Il y a aussi le facteur moral. Il ne peut être question du moral de la tige, que les Prussiens savent rapidement relever avec des mitrailleuses sur les derrières. Mais le grand état-major le perdit, ce moral. Craignant, s'il reprenait l'offensive, d'être vaincu de nouveau et obligé de ramener l'invincible « armada » en Allemagne, il crut tout perdu. Renoncer, après un seul échec, à tenter encore d'écraser l'armée française hors d'état de résister, constitue le phénomène psychologique qui a cristallisé le front de combat. Guillaume II y fut-il pour quelque chose ? Peut-être. Les tranchées protégeaient les provinces conquises, lui assuraient un gage important pour obtenir la fameuse paix honorable inéluctable à travers son rêve d'impérialisme effondré.

Les résultats matériels de la victoire française de la Marne ne peuvent entrer en balance avec ceux de l'effet moral produit. Le

# L'Enseignement agricole en Afrique occidentale française

Tandis que dans la métropole d'éminents publicistes, comme M. Paul Marguerite, signalent l'éducation à l'école parmi les divers moyens auxquels on devrait recourir pour assurer la fortune de la terre française, le gouverneur de l'A. O. F. a voulu donner une direction bien marquée dans l'enseignement pratique de l'agriculture.

C'est un signe des plus caractéristiques de l'évolution qui s'est produite ces temps derniers dans les institutions scolaires de notre important territoire africain. Comme autrefois dans les écoles métropolitaines, l'enseignement agricole fait partie du programme officiel de l'enseignement général.

C'est qu'en effet, le gouvernement général de l'A. O. F. veut surtout faire de la vulgarisation agricole ; il ne se contente donc pas de réserver à l'agriculture une place honorable dans les programmes, mais un de nos confrères, bien placé pour apprécier ces efforts, nous expose comment les connaissances théoriques données aux élèves sont appuyées d'exemples et d'exercices quotidiens sur les cultures locales ayant surtout en vue de rehausser à leurs yeux les occupations agricoles. Créer quelques fermes-écoles n'est pas l'exclusive préoccupation du vigilant gouverneur qui cherche à faire de la plus modeste école un véritable centre d'enseignement pratique d'agriculture. Il prescrit pour cela autour de chacune d'elles, mieux que des jardins scolaires, des plantations spécialement destinées à la vulgarisation agricole.

Il est à souhaiter maintenant que cette organisation scolaire ne reste pas la vague souvenir d'une circulaire bien intentionnée, comme pour celle qui chez nous s'adressait récemment aux petits citoyens, les exhortant à prendre part, pendant leurs vacances, à certains travaux champêtres. Cet excellent vœu ministériel est resté ici à peu près platonique.

Mais on nous assure que dès cette rentrée scolaire, l'enseignement agricole sera pratiquement organisé dans toutes les écoles de l'A. O. F. Tant mieux pour la prospérité de nos colonies africaines.

L. AMBAUD.

# Haine Eternelle

Par Charles MÉROUVEL

TROISIEME PARTIE

## La Guerre infâme

« A quoi bon révéler des maux inguérissables !  
 Aujourd'hui je suis sous le coup de pressentiments qui me font redouter l'avenir.  
 « Il me semble que ma vie est menacée et c'est une obsession dont je ne peux pas me défendre.  
 « Je me dis que si je venais à disparaître, il me serait impossible de protéger un petit être que je devrais haïr, si une mère pouvait ne pas aimer son enfant.  
 « Tu sais ce qui s'est passé depuis quelques années autour de moi.  
 « Dès l'âge de seize ans, j'ai été sollicitée par un des hôtes qui fréquentaient le plus assidûment la maison.  
 « Ai-je besoin de te le nommer ?  
 « Non, n'est-ce pas ?

« C'était ton protégé, le prétendant que tu me recommandais avec chaleur.  
 « Celui dont tu me vantais les qualités.  
 « Tu essayais de m'entraîner en me dépeignant le brillant avenir qui l'attendait, la faveur dont il jouissait auprès du maître souverain, de l'empereur, de l'homme qui a déchaîné sur l'Europe le fléau de la guerre infâme, monstrueuse, qui engendre tant de ruines et menace tant d'existences.  
 « Elle ne t'a fait trembler, cette guerre, parce que, à chaque instant, je craignais d'apprendre la fin tragique de celui que j'aime.  
 « Il te plaisait à toi — ne dis pas non, — ce comte Prater !  
 « Moi, je le détestais, je l'exécrais, parce que je présentais en lui l'être cruel, sans honneur et sans foi, capable de tous les actes bas et vils, de toutes les atrocités et de tous les crimes.  
 « J'avais raison.  
 « Il m'a bien prouvé que je ne me trompais pas.  
 « Lorsque, enfin, il a vu qu'il ne pourrait me réduire à l'obéissance par la douceur, par les flatteries et les promesses, il s'est dit qu'il réussirait par d'autres moyens.  
 « Un soir, après une journée de fête, dans le château où tu m'avais conduite, à Ormont, je me suis endormie profondément, sous l'influence mystérieuse d'un poison que j'ignore.  
 « Réveillée au milieu de la nuit, je me suis trouvée en sa présence, et il m'a dit :  
 « — Désormais, Frédéric, vous ne sauriez être à d'autres !  
 « Qui l'avait aidé à danser cette odieuse soirée ?  
 « De quel complice avait-il acheté les services ?  
 « A quoi bon essayer de le savoir !

« Le mal était fait, irréparable.  
 « Quelques semaines plus tard, je sus qu'il était pire que je n'aurais pu le supposer.  
 « Des troubles survinrent ; je consultai un vieux docteur.  
 « J'étais perdue !  
 « Faut-il tout te dire ?  
 « Je fus sur le point de renoncer à une vie qui me devenait insupportable.  
 « Et puis je réfléchis.  
 « Je me révoltais contre une si terrible condamnation.  
 « Je crus y trouver un remède.  
 « Aux chasses de la forêt de Compiègne j'avais remarqué un jeune homme, un ancien officier, distingué, honorable, qui jouissait d'une réputation sans tache.  
 « Je le savais pauvre.  
 « Tu le connus, tu sais ce que j'ai fait.  
 « Je suis allée à lui.  
 « Je lui ai demandé sa protection en lui offrant ma main et en lui promettant une éternelle reconnaissance s'il avait la générosité de prendre ma défense.  
 « Tu m'as permis de l'épouser.  
 « Notre voyage de noces s'est prolongé plus de six mois.  
 « Un enfant, un fils est né en Algérie, à la villa des Orangers, aux environs de Mustapha.  
 « De retour à Paris, j'ai dû subir les menaces du colonel Prater.  
 « Le duel malheureux qu'il eut à Saual avec M. de Brault expédia ses ressentiments.  
 « Cependant je crus n'avoir rien à craindre de l'avenir.  
 « Je me trompais.  
 « La guerre a éclaté.  
 « Je me suis rendue en Algérie, et là un nouveau malheur m'attendait.

« Mon fils avait disparu.  
 « Déjà, d'autres coups m'avaient frappés, dont je ne veux pas t'entretenir.  
 « Celui-là fut le plus cruel !  
 « Cependant que d'humiliations j'avais dû subir !  
 « Peu à peu, j'avais confessé à celui qui me donnait son nom l'outrage et ses suites.  
 « Quelle douleur pour moi !  
 « Quelle terrible révélation pour lui !  
 « A quoi bon résister ?  
 « Par ces aveux, tu peux comprendre quel fut mon supplice.  
 « Depuis je me suis sentie impuissante contre le destin qui m'accablait.  
 « Autour de moi je ne vois que des éclairs qui m'annoncent la foudre.  
 « Cette guerre est effroyable.  
 « Mon mari est au milieu des combattants, exposé chaque jour à des périls de mort.  
 « Qu'il tombe, et que deviendrai-je ?  
 « Que deviendra cet enfant que son véritable père — car c'est lui qui l'a enlevé, j'en ai la certitude — a dû cacher en un lieu où nul autre que lui ne pourrait le retrouver ?  
 « Qu'en fera-t-il ?  
 « Cher père, c'est peut-être une dernière prière que je t'adresse.  
 « Aujourd'hui je ne vois dans mon esprit que des causes de doutes et de terreurs.  
 « Si je venais à disparaître, je te supplie, en grâce, pour assurer mon repos dans ma tombe, de prendre soin de ce petit être et de veiller à la sécurité de son avenir.  
 « Si je meurs, le colonel Prater n'aura pas de raisons pour persécuter sa malheureuse victime.  
 « A toi, cher père, il ne refusera rien.  
 « Je te connais, je sais que tu m'aimes ; ne fût-ce qu'en souvenir de ma mère, que tu

adorais, tu écouteras cette prière, et si je dois succomber dans la lutte, si je dois tout perdre, si je disparaissais enfin, ma dernière heure ne sera pas troublée par la pensée que je laisserai après moi un déshérité, sans soutien et sans protection.  
 « Pourquoi ai-je écrit cette confession ?  
 « C'est que, d'heure en heure, je me sens plus attristée, plus inquiète, plus désespérée.  
 « C'est, enfin, parce que je n'entends parler que des martyrs de cette guerre affreuse, de soldats tombés dans la tempête, fracassés par les balles, et que, si je viens à perdre l'homme généreux qui m'a relevée, je sens que je n'aurai pas la force de survivre à sa perte.  
 « Adieu, cher père, je t'embrasse avec toute ma tendresse et je t'aime parce que tu as toujours été bon pour ta pauvre Frida.  
 « Elle ferma sa lettre, la scella d'un cachet noir et inscrivit sur l'enveloppe ces trois mots :  
 « Pour mon père  
 « Frédéric de Brault.  
 « Elle la mit dans un tiroir de son secrétaire et le repoussa.  
 « Puis, elle alla à la fenêtre restée ouverte. La nuit tombait, une nuit d'automne humide, nébuleuse.  
 « Des vapeurs blanches s'élevaient dans les vallées dominées par le château.  
 « Aucun bruit suspect aux environs.  
 « Là, on se serait cru en pleine paix, n'eussent été les heures des lampes électriques allumées à tous les étages et les odeurs d'éther et d'iode qui rappelaient à la jeune femme que son château de Saual était converti en ambulance.

(A suivre.)



